



SOCIÉTÉ DU ROMAN POLICIER DE SAINT-PACÔME
PRIX DE LA RIVIÈRE OUELLE 2015
NOUVELLES POLICIÈRES CATÉGORIE SENIOR

1^{er} PRIX
**LE DERNIER
CHAPITRE**

SONIA GALOPIN
QUÉBEC

– **T**ruite ou saumon, telle est la question!

– Ah oui? C'est vraiment ainsi que s'intitulera votre prochain roman? Pouvez-vous nous en dire davantage pour le bénéfice des auditeurs, car ils doivent être plutôt perplexes...

J'ai envie de hurler à travers le micro et traiter Brigitte Bombardier de critique littéraire de bas étage, mais je suis bien forcé de répondre autrement :

– Oui. Comme mon roman est à saveur plus ou moins biographique et que j'y joue mon propre personnage, j'ai voulu donner un ton authentique et inusité à l'histoire. Ainsi par le titre, j'ai voulu faire ressortir l'ironie...

– En faisant référence à votre allergie mortelle au poisson, ajoute le journaliste, tout sourire et fière d'avoir anticipé mes propos.

– C'est exact, poursuis-je. Pour moi, avaler ne serait-ce qu'un morceau cru ou cuit de tout être vivant dans l'eau entraîne des conséquences fatales.

– Justement, monsieur Lafleur, pourquoi donc avoir choisi de traiter de la mort? N'est-ce pas un thème éculé chez les auteurs contemporains?

C'est elle que je trouve usée. Comme tous ces écrivains ratés qui ont dû se recycler dans un métier connexe après des décennies d'espoirs déçus, Madame Bombardier se vengeait sur l'artiste qui avait réussi.

– Non, car je fais référence à l'être humain qui est confronté à la fatalité ou à la perte au sens général. Il peut s'agir par exemple de la déchéance, de la maladie, de la dépression.

– On vous surnomme le Xavier Dolan de la littérature québécoise. Croyez-vous être digne de cet honneur? Certes, vous avez connu un succès critique avec votre roman *Marées fortes*, mais vos œuvres précédentes sont plutôt mineures en comparaison.

– Toutes mes œuvres ont été appréciées et ce, à leur juste mesure, réponds-je les dents serrées, en puisant dans le peu de réserve de diplomatie qui me restait.

– Bien. C'est tout le temps que nous avons. Merci Monsieur Lafleur, d'avoir été présent à l'émission *Cause toujours*.

– Tout le plaisir était pour moi, lui mens-je sans complexe.

J'ai une faim de loup lorsque j'entre dans le bistro que je fréquente assidûment, à l'instar de nombreuses personnalités connues. Rodrigue

Stanké, mon agent littéraire, est déjà attablé près d'une fenêtre. Il me fait signe de le rejoindre.

Alors que je tire la chaise pour m'asseoir, il me verse du vin dans mon verre.

– Salut l'écrivain! Je sais que tu n'as pas trop le temps pour dîner. Alors j'ai déjà tout commandé. J'ai choisi une bonne bouteille de Marlot pour arroser notre repas. Ton filet mignon habituel arrive dans quelques instants. Moi, j'ai pris du rosbif.

– J'apprécie que tu y aies pensé.

– Je ne voudrais pas que tu manques ta séance de dédicaces chez Amphibes. Le succès de *Marées fortes* ne se dément pas et il faut profiter de la manne.

– En tout cas, j'espère que ce sera plus agréable que l'entrevue de ce matin...

– Je sais... La Bombardier ne t'a pas lâché!

– Bah! L'important c'est que j'ai suscité l'intérêt de mes lecteurs pour mon prochain roman.

– En effet, c'est toi qui vas vendre des livres à la tonne, pas elle!

Après que nous ayons enfin été servis, je pique avec ma fourchette la chair rouge et juteuse de la viande délicieusement apprêtée. Rodrigue tourne autour du pot avant de finalement me poser la question qui le taraude depuis que je suis arrivé :

– Tu dois achever ton manuscrit pour *Truite et saumon*... bientôt. D'ailleurs, tu me l'avais promis pour cette semaine, non?

L'image du manuscrit inachevé et traînant sur mon bureau depuis des lustres s'impose comme un flash-back. Puis, à mon plus grand désespoir, le souvenir de Francis se manifeste également à cet instant. Depuis son décès tragique, je n'ai pas touché au roman et j'ai du mal à m'y remettre. Pourtant, il ne reste que les retouches à réaliser dans le dernier chapitre. Mais Rodrigue ne se doute de rien et je refuse de le mettre dans la confiance.

– Je crois être en mesure de te le donner vendredi, soit dans trois jours, finis-je par admettre avec une témérité qui me surprend.

Rodrigue semble ravi.

– En tout cas, si ton prochain roman est à la hauteur de *Marées fortes*, nous ferons encore un tabac!

- Oui, lui dis-je de manière nonchalante comme je le fais à chaque fois qu’il s’attribue le mérite de « mes » œuvres en employant le « nous ».
- Je vais donc annoncer la bonne nouvelle à Mona, ajoute Rodrigue. Nous avons hâte de...
- Je sais que je peux compter sur vous, intervient-je pour éviter sa sempiternelle allusion à son expertise et à celle de son associée, Mona Rivary, une réviseuse linguistique.

J’ai beau être l’auteur le plus prolifique que le Québec ait connu dans les cinq dernières années, mes deux collaborateurs, faute d’avoir percé comme romanciers, se faisaient un point d’honneur de dénicher dans mes textes la moindre faute stylistique ou narrative, aussi minuscule soit-elle. Hélas pour eux, leur manque de talent, face à l’abondance du mien, ne leur permettait pas de souligner grand-chose dans mes œuvres. Chacun de mes triomphes littéraires leur portait ombrage, car j’atteignais ainsi des sommets dont ils n’avaient osé rêver.

- D’ailleurs, on fera comme la dernière fois, ajouté-je. Mona ou toi viendrez chez moi chercher mon manuscrit et la clé USB.
- D’accord, si c’est ce que tu veux, me répond Rodrigue contrarié de devoir encore obéir à ce caprice de vedette.

Depuis la parution de mon premier roman, Rodrigue et Mona se chargent à tour de rôle de venir collecter mes manuscrits en se déplaçant jusqu’à chez moi. Autant par habitude que par superstition, je tenais à poursuivre le procédé, puisqu’il semblait être le gage de ventes spectaculaires en librairie.

Mon repas terminé, je jette un regard à ma montre et craignant un retard à mon rendez-vous, j’avale d’un seul coup le vin qui restait dans ma coupe. Je me lève puis mets mon manteau d’automne sur le dos. Pendant que j’enroule mon foulard autour du cou, Rodrigue me regarde avec une envie subtile.

- Bonne chance, se contente-t-il d’affirmer.

Je le remercie pour le dîner, puis quitte la table avant de me diriger vers la sortie.

Debout sur le trottoir, j’évalue qu’une cinquantaine de mètres me séparent de la librairie. L’air frais de cette journée de novembre me ragaillardit et je marche avec entrain.

Il ne suffit que de quelques pas pour que le visage de Francis surgisse de nouveau dans mes pensées. Son suicide m’a anéanti et j’ai cru rendre le deuil supportable en évitant ses funérailles il y a un mois.

Une décision fâcheuse que je regrette aujourd’hui. Pour effacer ces idées noires de mon esprit, j’accélère ma cadence jusqu’à perdre haleine. Mais le combat est inutile. Francis semble s’être enraciné dans ma mémoire.

Arrivé quelques minutes plus tard à destination, je suis complètement épuisé. Je tente de reprendre mon souffle en me courbant vers l’avant et en appuyant mes mains sur mes genoux. Ma respiration, au début saccadée, se calme et devient normale. C’est à ce moment que le propriétaire de la librairie vient m’accueillir et me propose d’entrer. Une fois à l’intérieur, je me dirige mine de rien vers le kiosque préparé à mon intention, devant lequel une longue file de fervents admirateurs s’est déjà créée. Encore traumatisé par mon égarement de tout à l’heure, je prends position sur la chaise tout en restant sur mes gardes.

J’ai signé machinalement plus d’une centaine d’autographes lorsqu’une jeune femme sublime se présente devant moi, un exemplaire de *Marées fortes* entre les mains. Je sors alors complètement de ma léthargie. Pendant qu’elle me refile le bouquin, j’en profite pour analyser les boucles de ses cheveux noir de jais. Son rouge à lèvres écarlate fait ressortir un visage angélique.

- Bonjour Monsieur Lafleur.
- Oh! appelez-moi Benjamin.
- D’accord, euh... Benjamin. Je suis l’une de vos lectrices les plus passionnées. J’ai écouté l’interview tout à l’heure et j’ai appris le titre de votre prochain roman. J’ai très hâte de le lire.
- Ah! mais c’est tout un honneur mademoiselle. Je signe à quel nom?
- Véronica.
- Quel joli nom, pour une si jolie personne!

Le charme semble opérer et je vois mon interlocutrice rougir. Je la regarde intensément avant de baisser les yeux pour lui rédiger un message flatteur. Puis avant de lui remettre la copie de mon roman signée, je l’exhorte à faire partie de la liste des invités VIP pour la soirée de lancement à venir de *Truite et saumon...*

Je lui tends alors une carte d’affaires de l’agence de Rodrigue.

- Prenez cette carte et communiquez au numéro indiqué. Vous n’aurez qu’à dire que je vous ai recommandée et vous recevrez l’invitation officielle lorsque la date de l’événement sera connue.

Ses yeux gris brillent de tous leurs feux lorsqu’elle saisit la carte. Ce subterfuge fonctionne presque toujours et me permet de profiter d’un



contexte plus favorable pour draguer des lectrices triées sur le volet. Émue, Véronica accepte mon offre et me salue chaleureusement avant de s'éloigner.

Mon activité de promotion enfin terminée, je me précipite dehors pour prendre l'air. J'y ai à peine mis le nez que déjà des mirages sombres me donnent la migraine. Je réprime en vain des hallucinations intempestives mettant en scène Francis se jetant du pont. Trop démoralisé pour revenir chez moi, je décide de trouver un refuge dans le bar le plus près afin d'y noyer mon désarroi.

Vers minuit, ma clé tenue dans une main tremblante, j'arrive après plusieurs essais à ouvrir la porte de mon appartement du centre-ville. Je tente ensuite de me diriger, complètement ivre mais sans heurts, vers ma chambre. Au passage, je n'ose tourner ma tête en direction de mon bureau, avec le manuscrit laissé à son sort il y a plusieurs semaines. Des pulsions irrationnelles me conduisent toutefois à lorgner le paquet de feuilles alignées et reliées posé à côté de son pendant électronique, une clé USB, qui contient la même version du document mais en format numérique. Je n'arrive plus à lâcher des yeux les deux objets qui recèlent une menace invisible. Je repense à cet instant où je m'apprêtais à toucher le dernier chapitre lorsque j'ai pris connaissance de l'acte funeste de Francis. Le roman aurait été fini depuis longtemps si le drame n'avait pas eu lieu. Je tente de m'encourager par des paroles réconfortantes: «Après tout, il ne s'agit que de retouches.» Ces réflexions ne font qu'accroître mon angoisse et j'erre sans but dans l'appartement avant d'aboutir dans la salle de bain. Après un long moment de flottement, je tente d'annihiler toute évocation de Francis sous une douche glacée.

Plus tard dans la nuit, un cauchemar affreux me réveille. Je me redresse aussitôt dans le lit et constate que mon pyjama est trempé de sueur. Ce sont des poissons féroces dévorant mon corps jusqu'à la moelle qui m'ont violemment tiré de mon sommeil. Ma figure couchée dans les paumes de mes mains, je me force à oublier cette symbolique inquiétante afin de méditer sur un enjeu plus pratique. Il en va de mon équilibre mental. L'aboutissement final de mon roman actuel, voilà une issue tangible à toutes mes divagations. J'essaye alors de m'endormir après m'être convaincu que les retouches du dernier chapitre seront réalisées promptement.

Le lendemain matin, mes jambes sont engourdis et il me faut une volonté hors du commun pour sortir du lit. Je prépare un café corsé afin de bien m'éveiller puis je m'installe, une tasse entre les mains, à la table de ma cuisine. Alors que je trempe mes lèvres dans le liquide chaud, je toise au loin le manuscrit et son damné chapitre. Les

retouches ajoutées à mon roman ne devraient pas me demander plus de trois heures. Sentant alors une motivation inattendue pour m'attaquer une fois pour toute à ma besogne, je sollicite toute l'énergie disponible en moi pour me soulever de la chaise. Je me dirige prestement vers mon bureau et je saisis avec énergie le document qui est la cause de tous mes tourments. J'ai juste le temps de lire le titre de la page couverture que le spectre de Francis réapparaît, tel un intrus sous la forme d'un songe. Je tente de me ressaisir en lui superposant d'autres pensées plus positives. Ma tentative échoue, car je me remémore cet article de journal que je lisais au-dessus du manuscrit ouvert à la première page du dernier chapitre, et par lequel j'ai appris avec horreur comment Francis avait réussi à grimper sur les garde-corps malgré les cris répétés des automobilistes témoins de sa chute.

Sorti de ma rêverie, je jette violemment l'ouvrage par terre. Une nausée lancinante me pousse à courir à la salle de bains. Je vomis avec autant de soulagement que si je me débarrassais d'un poison. Après m'être nettoyé et aspergé d'eau froide, je me persuade de sortir le plus tôt possible. Dès le début de ma promenade en ville, je refuse de lire quoi que ce soit. Aucun panneau, aucune affiche collée sur les vitres, aucune enseigne des commerces environnants. Rien. Je rôde ainsi sans compter les heures en faisant un arrêt pour boire un verre. Puis un deuxième précédé d'un troisième, juste avant un quatrième. Après je ne sais plus combien. De retour dans mon logement, il fait déjà noir. Je suis trop abattu pour m'atteler à la tâche promise. Les petites retouches visées me semblent insurmontables et je choisis d'aller me coucher.

La journée suivante est une imitation exacte de la précédente. J'écrase mes frayeurs du jour sous des litres de vin ou de bière. Je ressemble à un itinérant quand je rentre le soir tandis que le manuscrit est demeuré intact. Je somnole dans les vapeurs de l'alcool. Mais cet état second n'adoucit pas mon anxiété liée au dépôt imminent de mon ouvrage.

Vendredi à onze heures du matin, la sonnerie de mon téléphone rend douloureuse une gueule de bois provoquée par mes abus de la veille. Je décroche péniblement le combiné en le bousculant avant de le porter à mon oreille.

– Allô, arrivé-je à formuler.

– Salut Benjamin. C'est Mona. Je te rappelle que c'est aujourd'hui que tu devais nous remettre ton manuscrit...

Ma tête brûle, je ne veux pas discuter et je veux rompre la conversation au plus vite.

- Oui, il est prêt! m'écrié-je.
- Bon. Quand veux-tu que je vienne?
- Viens tout de suite, car je serai absent tout l'après-midi.
- D'accord, je vois que tu vas t'amuser pendant que moi...

Je raccroche, trop fatigué pour supporter la moindre remontrance. Devant le fait accompli, je n'ai plus le choix de me lever et de ramasser le manuscrit abandonné par terre depuis ma panique de l'autre fois. J'ai le goût de pleurer. Mais je suis résolu à le livrer tel quel, car je suis persuadé que si je ne soumetts pas mon manuscrit le plus tôt possible, je ne le ferai jamais.

Quand Mona se présente à ma porte, j'ai déjà enfilé mes bottes et je m'apprête à sortir.

- Est-ce que ça va? me demande-t-elle, intriguée.
- Oui, je pars. Tiens prends ça. On se voit le jour du lancement. Bye.

Au lieu de m'excuser pour mon impolitesse et pour ma mine atterrée, je largue plutôt le manuscrit et la clé USB dans ses bras, qu'elle a su croiser juste à temps. Mona ouvre la bouche pour prendre la parole, mais je ne lui laisse pas le temps de prononcer un mot. Je dévale déjà les escaliers pour déguerpir à l'extérieur de mon immeuble.

La semaine suivante se déroule avec le même régime malsain qui a caractérisé mes derniers jours et mes dernières nuits : insomnies, beuveries, escapades. Ces échappatoires n'arrivent pourtant pas à éloigner le fantôme de Francis. Je sens qu'une dépression majeure m'attend si je continue à vivre selon ce rythme.

Rodrigue arrive à me joindre juste à temps sur mon cellulaire.

- Écoute Benjamin, je viens de finir ton livre. Il est...
- J'ai une envie irrépressible de crier, mais seuls des sons étouffés sortent de ma bouche.
- Rodrigue, je suis désolé. Il manque quelques retouches à...
 - Fabuleux! Je l'ai dévoré du début jusqu'à la fin! D'ailleurs, je n'ai aucune modification à te suggérer. De son côté, Mona, elle, n'a décelé aucune erreur. Rien. Ton roman est parfait. Il faut qu'on publie ça au plus vite. D'ailleurs, ton œuvre mériterait un lancement du tonnerre.
 - Écoute, je ne suis pas sûr de vouloir le publier...

- Tu es fou? L'attribution de ton propre nom au personnage principal donne une fin inédite à ton roman. Surtout, ton dernier chapitre m'a complètement jeté à terre. J'en ai pleuré une chaudière de larmes.

Je ne comprends rien du tout des compliments de Rodrigue. Son interprétation personnelle me semble insensée et je m'interroge à savoir s'il a bien lu le roman jusqu'au bout. Mais je méprise ses opinions. Je n'ai qu'une seule envie : passer à autre chose et agir comme si ce roman n'avait jamais existé.

- Bon, désolé Rodrigue, mais il faut que je te laisse.

Je raccroche en me promettant de ne pas donner de mes nouvelles à personne avant longtemps.

Deux mois plus tard, je ne suis pas en très grande forme lorsque je me présente au Grand Théâtre, qu'on avait réservé en grandes pompes pour le lancement de *Truite ou saumon*... J'entre donc avec une appréhension totale dans la salle de réception où tout le gratin du monde littéraire et de la presse m'attend. Je circule tant que bien que mal dans cette faune plus excitée que moi par les félicitations, les serremments de mains et les accolades amicales qui me sont pourtant destinés. De façon intermittente, diverses apparitions de Francis me poursuivent dans la musique tonitruante. La mâchoire fermée, j'arrive à dissimuler mon état de zombie lorsque les gens me parlent de mon livre saisissant que je renie en secret.

Je décide donc de fuir la cohue en m'isolant dans la loge des comédiens. Rodrigue l'avait préparée pour l'événement à mon usage seulement, au cas où j'aurais voulu recevoir des proches ou des journalistes. Je m'assieds dans un fauteuil disposé près d'une table sur laquelle on a entassé quelques exemplaires de mon livre. M'ennuyant à mourir, je décide de rompre ma promesse et de ne plus conspuer mon roman le temps de contempler la page couverture. Je prends avec dédain le premier bouquin au-dessus de la pile. Je découvre alors l'image des deux poissons – un saumon et une truite – avec leur tête accrochée à un filet. Le concept visuel paraît plutôt sordide et je juge qu'il n'est pas du tout représentatif du contenu. Mais comme j'avais évité toute discussion avec mes collaborateurs après la soumission de mon manuscrit, je ne pouvais plus me plaindre. J'entreprends alors de feuilleter le roman, poussé par une curiosité malsaine plus forte que la répulsion. Puis je tombe inévitablement sur le dernier chapitre. Alors que j'en commence la lecture, je suis déconcerté par la dérive que semble avoir pris le récit. Les mots, les phrases, les lignes vont à l'encontre de ce que j'avais imaginé. Mais que s'est-il passé avec mon roman? Je prends une pause, incertain de vouloir poursuivre. Toute la situation

semble irréaliste et absurde. Mon cerveau est si affecté par l'impression de basculer vers la folie que je finis par m'assoupir profondément.

Je souffre énormément lorsque Rodrigue me secoue et m'interpelle pour me ranimer.

- Que fais-tu là? Nous te cherchions dans tout l'édifice, Mona et moi... Tu as trop trinqué? me demande-t-il, railleur.
- Mon dieu! Quelle heure est-il?
- Il est près de onze heures. La fête est finie. Il ne reste presque plus personne. En passant, tu as manqué un très bon cocktail.

Je dévisage Rodrigue, tentant de distinguer un détail incriminant dans son expression qui aurait pu le désigner comme l'instigateur du sabotage de mon roman. En tant qu'agent littéraire, il avait bien sûr accès au texte de mon manuscrit. Mais avait-il intérêt à modifier le dénouement? Que récoltait-il en échange?

- C'est beaucoup trop, je ne méritais pas tout cette attention, lui réponds-je avec une amabilité forcée.
- Au contraire, c'est peu. Vu ton talent.
- Ah! c'est vrai que tu as du talent, dit Mona d'un ton enjoué que je n'avais pas encore vue à cause de mon trouble.
- Tu sais Benjamin, ajoute-t-elle, j'ai longtemps été envieuse de ton succès. Mais cette fois-ci ton génie surpasse tout. Tu seras encensé par la critique. Ton dernier chapitre servira de modèle pour les générations futures d'écrivains!

J'examine son allure plus désinvolte qu'à l'habitude. En effet, je ne reconnais plus cette femme qui avait un air pincé à chaque fois qu'elle me rencontrait. Son attitude est-elle factice? Aurait-elle profité de son intervention en tant que correctrice pour ajouter sa propre touche personnelle?

Je suis si perplexe que je reste muet devant tous les commentaires dithyrambiques de mes collaborateurs. Mal à l'aise, Rodrigue tente de détendre l'atmosphère en changeant de sujet.

- En passant, m'annonce-t-il, Brigitte Bombardier compte venir te voir dans quelques minutes. Elle aimerait avoir tes impressions concernant la sortie de ton roman car elle aimerait consacrer une émission complète à ce sujet demain.
- Tu veux que je parle encore à cette sorcière? Mais elle se servira de ce que je vais lui raconter ce soir pour me détruire demain au micro!
- Non, au contraire! Elle m'a dit qu'elle a été impressionnée. Tu connais sa réputation et l'influence qu'elle a auprès du public. Il ne

faut pas manquer le bateau. Je vais tout de suite l'avertir que tu es prêt à avoir un entretien avec elle. Nous allons te laisser maintenant. On se voit bientôt et encore toutes mes félicitations!

Rodrigue et Mona sont partis depuis peu quand la femme tant redoutée se présente devant moi avec un regard froncé.

- Comme on se revoit, Monsieur Lafleur! Vous permettez que je m'assoie ici?

Elle n'attend pas ma permission et s'installe dans un autre fauteuil en face de moi. Elle tient fermement une enveloppe grise qu'elle pose sur ses genoux.

- Madame Bombardier. Quel plaisir vous amène ici à cette occasion?
- Eh! bien, j'ai dit à votre agent que je diffuserais une couverture spéciale sur vous demain matin à mon émission de radio.
- Pourquoi cet intérêt de votre part?

Tout en me fixant, elle fait glisser ses doigts sur l'enveloppe. Je sens qu'elle veut que j'y prête attention. J'aimerais lui demander ce qu'elle contient, mais notre inimitié mutuelle me le défend.

- Car le roman *Truite ou saumon...* est tout simplement extraordinaire et que j'en ai beaucoup à dire, m'avoue-t-elle d'un ton malicieux.
- Mais qu'allez-vous dire?
- Je ferai bien sûr allusion à votre dernier chapitre qui est...
- Particulier? lui proposé-je sachant que j'ignorais comment se finissait ce chapitre fatidique.
- Effectivement. Donc n'oubliez pas d'écouter mon émission.
- Je n'y manquerai pas.

- Bon, je vous laisse. De toute façon, il y a une jeune groupie qui attend derrière la porte. Elle désire sans doute que vous vous rattrapiez pour le toast que vous avez raté.

À ces mots, elle serre l'enveloppe contre sa poitrine et sort de la loge, avec un air hautain. À peine quelques secondes plus tard, je vois entrer Véronica, que j'avais complètement oubliée depuis notre rencontre à cause de mes perturbations psychiques, tenant un plateau sur lequel étaient disposés des hors-d'œuvres de toutes les couleurs et de toutes les formes. J'accueille la jeune femme avec gentillesse, mais sans excitation. Je ne me sens pas vraiment d'attaque pour un flirt.

- Merci d'être venue Véronica.

– Je vous ai cherché toute la soirée... Ce n'est qu'en croisant votre agent que j'ai su que vous étiez ici.

Elle pose le plateau sur la table.

– J'ai eu le temps de vous apporter les restes du cocktail. Je connais votre allergie, ne vous inquiétez pas. Vous avez tout ce qu'il y a de plus savoureux au bœuf, au porc et au canard.

– Merci, dis-je en me servant au hasard.

Je mange sans appétit mais copieusement, car je n'ai rien avalé de la journée, excepté les boissons alcoolisées.

Véronica s'assoit sur le bras du fauteuil placé devant moi. Elle pige quelques canapés, puis m'observe soudainement avec malveillance.

– Et alors, comment se sent-on de vivre le succès d'un livre qu'on n'a pas écrit?

Je m'étrangle presque en entendant la question.

– Pardon, Véronica?

– Vous m'avez très bien comprise, Monsieur Lafleur. Ne faites pas semblant de ne pas comprendre.

– Mais voyons... Véronica... Vous savez bien que je ne suis pas...

– Vous avez engagé un écrivain fantôme il y a deux ans afin de pallier une panne d'inspiration. C'est d'ailleurs grâce à lui qu'on vous acclame aujourd'hui.

– Je suis vraiment insulté. Quelle ignominie! Comment pouvez-vous m'accuser de...

– Cessez de prendre vos grands airs! Je sais parfaitement que vous avez profité d'un pauvre étudiant en littérature qui n'arrivait pas à joindre les deux bouts. Il voulait être écrivain... Un jour, il vous a rencontré lors d'un salon littéraire, et plein d'espoir, il vous a alors remis son manuscrit dont le titre était *Marées fortes*. Ce titre vous dit peut-être quelque chose? Vous avez eu le bonheur, ou plutôt le malheur, de consulter le document. Vous avez alors découvert un talent inimitable. Quelle aubaine pour vous qui souffriez alors du syndrome de la page blanche!

– Mais enfin qui êtes-vous? demandé-je pendant que mon cœur bat de plus en plus fort.

– Ah! je vois que j'ai piqué votre curiosité. Mon nom est Véronica Loire.

– Loire comme...

Mes visions impliquant Francis reprennent de plus belle, mais de façon plus nette. Ce ne sont plus des images floues qui me hantent maintenant mais bien le déroulement de tout un film. Mon âme et mon corps veulent tous les deux exploser.

– Oui Monsieur Lafleur... Comme Francis Loire. Je suis sa sœur. Vous l'auriez sans doute su si vous étiez venu à ses funérailles. Mais cela n'a pas semblé vous intéresser d'honorer sa mémoire par votre présence, malgré tout ce qu'il avait fait pour vous. D'ailleurs, vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi il s'était suicidé?

J'ai le sentiment de recevoir une enclume sur le front. En réalité, c'est le lourd poids de la honte qui me fait mal. Je comprends à ce moment que le mensonge est devenu inutile.

– Je suis sincèrement désolé, Véronica, je...

– Moi aussi, je suis désolée que mon frère ait décidé de se tuer par votre faute! Vous étiez connu; vous étiez donc en position de force lorsque vous avez proposé votre contrat abominable à un homme qui ne cherchait qu'à se payer de quoi manger.

– Laissez-moi vous expliquer...

– D'ailleurs, j'ai comparé ce manuscrit au contenu du roman que vous m'avez signé l'autre fois. Il n'y a pas beaucoup de différences, n'est-ce pas?

– Je dois malheureusement reconnaître n'avoir effectué que des retouches minimales.

– Et pourtant mon frère s'est senti comme un perdant lorsque vous avez joui plus tard d'un succès encore plus grand qu'avec vos romans précédents. C'est-à-dire ceux que vous avez écrits vous-même. Il n'a pas supporté de demeurer dans l'ombre. Ça l'a tué.

– Je vous demande pardon...

– Quelques jours avant sa mort le mois dernier, Francis m'a appelée à l'aide. Il avait perdu le goût de vivre et j'en ignorais la cause. Il demeurait dans son lit et refusait de se nourrir. Lorsque je me suis retrouvée chez lui pour lui porter secours, je suis tombée par hasard sur une grande enveloppe scellée et adressée à votre nom. Elle contenait une copie papier du manuscrit *Truite ou saumon*... ainsi qu'une version enregistrée sur une clé USB. J'ai alors compris la nature du travail qui vous liait, Francis et vous. Je me suis aussi doutée que cela avait gravement affecté le moral de mon frère.

– Qu'est-ce que vous me voulez?



– Attendez, j’y arrive. Soyez patient. Donc, considérant l’injustice que Francis subissait, j’ai décidé de vous jouer un mauvais tour pendant qu’il dormait. J’ai modifié le dernier chapitre en changeant complètement l’orientation finale du roman. Puis je vous ai envoyé le manuscrit final en format papier et électronique, car je me suis dit que si vous ne le receviez pas, vous alliez déranger mon frère. De son côté, Francis m’a cru quand je lui ai dit que j’avais simplement apporté l’enveloppe telle quelle à la poste.

– C’est donc vous qui...

– Eh! oui, votre personnage principal, vous en l’occurrence, a ainsi vu son destin bouleversé en un seul chapitre. Et pas pour le mieux, contrairement à ce que vous aviez commandé à Francis. Mais ma manigance n’a malheureusement pas su guérir mon frère ni l’empêcher de commettre son geste fatal. Avant de partir sur le pont, il m’a laissé une longue note m’expliquant son chagrin. J’ai alors eu la confirmation que *Marées fortes* était aussi de lui.

– Pourquoi avez-vous décidé de me rencontrer?

– Le problème est que je ne connaissais pas votre intention quant au roman. Mais vous avez dévoilé vos projets à l’émission *Cause toujours*. J’ai alors déduit que vous en étiez à faire vos retouches. Je me suis dépêchée pour vous voir en personne chez Amphibes.

– Écoutez Véronica, que puis-je faire pour me racheter?

– Ne dites pas de sottises! Cela ne servira à rien. Au fait, qu’avez-vous pensé de mon dernier chapitre? N’est-ce pas que mon écriture est sublime?

J’ai alors du mal à avaler ma salive et j’attends quelques secondes avant de répliquer.

– Je ne sais pas. Je n’en avais lu aucune ligne avant ce soir. J’ai appris la mort de Francis au moment où j’allais justement commencer à le parcourir. Après, je me suis senti tellement coupable... et indigne de le lire.

Des traits machiavéliques se dessinent sur le visage de Véronica. Celle-ci finit toutefois par rire aux éclats.

– Je devrais être consternée devant le fait que vous n’avez même pas fait l’effort de lire mon dernier chapitre, que j’ai écrit pour vous. Mais qu’à cela ne tienne, vous vivrez une expérience rare, que peu d’écrivains connaissent.

– Que diable allez-vous faire?

Ma gorge se met soudainement à brûler et j’ai tout d’un coup de la difficulté à respirer. Apeuré, j’appelle Véronica en renfort.

– Votre allergie fatale au poisson m’a été très utile. C’est malheureux pour vous, mais pour assouvir ma vengeance j’ai ce soir incrusté plusieurs morceaux de poisson à l’intérieur de toutes les bouchées de viande que vous avez vues dans la grande assiette. L’effet escompté ne devrait pas être long.

Mes voies respiratoires sont bloquées à moitié. Je mets une main sur mon cou et tends l’autre vers ma tortionnaire comme ultime appel à sa clémence.

– Je vous en prie, aidez-moi!

– Ah! oui, j’ai oublié de vous dire que j’ai fouillé dans les affaires de Francis et que j’ai pu rassembler de nombreuses preuves témoignant qu’il est le véritable auteur de vos deux derniers romans. Madame Brigitte Bombardier a reçu hier un dossier anonyme mais complet, dans une belle enveloppe grise. Et d’après ce que j’ai pu entendre tout à l’heure lorsque je vous espionnais, elle a l’intention de tout médiatiser en exclusivité. Ce sera la chronique de sa carrière, je vous le jure! J’imagine que votre agent littéraire et votre réviseuse linguistique auront tout un choc! Quelle déception quand même pour eux...

– Mon dieu...

– Ne gaspillez pas votre dernier souffle pour rien. Bon, que diriez-vous si on faisait honneur à mon talent littéraire?

À cet instant mes membres se figent complètement. Je m’écroule par terre entre le fauteuil et la porte. Sans aucune émotion, Véronica se lève pour ramasser le roman tombé sur le sol. Elle l’ouvre et tourne les pages. Puis elle commence à lire à voix haute le dernier chapitre. Celui d’un roman dont j’ai perdu la paternité en tant qu’auteur officiel.

Dix minutes plus tard, lorsque Véronica ferme le livre et vient le placer sous mes doigts avant de quitter la pièce, je n’arrive plus à inspirer. Pour les secondes ultimes de ma vie, seuls les mots du paragraphe final s’impriment dans ma conscience.

Confronté au sentiment de culpabilité d’avoir été un imposteur, M. Benjamin Lafleur décida de s’enlever la vie en ingurgitant un ingrédient qu’il savait dangereux pour lui. Il mourut en lisant la dernière ligne, du dernier chapitre, de son dernier roman.

FIN

